

~~Rivest~~ Jouve  
Colloque - Formative - Roches-de - Editions Jouve  
Brest - Québec - France  
Gaulo Jouve 94

Sur le mouvement des femmes en France

Lorsque j'ai entrepris en 1983 une recherche sur "Le mouvement de Libération des femmes et ses effets sociaux", je disposais de sérieux atouts, puisque j'étais partie prenante depuis plus d'une douzaine d'années de ce Mouvement. J'avais participé à ses actions, à sa réflexion, à ses débats ; j'avais travaillé à le resituer dans l'histoire du féminisme et les évolutions de la société. Mais passer de la participation à l'étude, c'était changer de position. Il fallait constituer ce mouvement en objet de recherche, c'est à dire le circonscrire et adopter à son égard le point de vue de l'analyse critique, éventuellement au détriment de l'utilité politique. Il fallait relire les textes avec une nouvelle distance, écouter les témoignages, les récits avec esprit critique, transformer les affirmations fondatrices en hypothèses de travail.

A vrai dire la rupture n'était pas si importante, et le temps écoulé facilitait la tâche. L'esprit critique et auto-critique faisait partie des habitudes du Mouvement, qui s'était transformé au cours des années, la réflexion ayant progressivement pris le pas sur le choc de la découverte et sur l'action provocatrice. Ce qui était le plus nouveau, c'était les moyens matériels dont je disposais pour entreprendre cette recherche de façon plus systématique. Les études féministes, jusqu'alors totalement marginales avaient conquis un début de légitimité institutionnelle avec l'organisation en décembre 1982 du Colloque National "Femmes, féminisme et recherche" et le CNRS avait lancé un appel d'offre, l'Action thématique programmée "Etudes sur les femmes et études féministes".<sup>1</sup>

Je me trouvais donc pour étudier le Mouvement des femmes dans une position double : la proximité par la connaissance directe, intime, source d'informations irremplaçable ; la distance résultant du temps écoulé, du bilan réfléchi, mais aussi de la volonté méthodologique. C'est ce qu'au Colloque du GEF "Crise de la société, féminisme et changement" (à la Sorbonne en avril 1988), on a appelé un "regard, un peu distant sur nous et sur le mouvement".<sup>2</sup> Ce n'est pas l'extériorité qui a cours dans l'institution universitaire ; ce n'est pas non plus la fidélité aux conceptions féministes, mais une attitude critique et exigeante qui met celles-ci en question de façon systématique. Cette position avait alors été critiquée par Micheline Dumont, une Québécoise qui assistait au Colloque :

"En France, écrivait-elle, la société a développé des anti-corps au féminisme et je regrette que les chercheuses se contentent d'examiner dans la lentille de leur microscope le bacille du **féminismus primitivus** au lieu d'examiner comment réactiver ses effets sur un organisme bien immunisé... Cette métaphore traduit bien mon impression persistante qu'en France les chercheuses semblent coupées de leur base et se défendent **trop de leur position face à l'institution universitaire**. La recherche scientifique exige-t-elle ce détachement ? ".<sup>3</sup>

Il est vrai que les études féministes, en France, n'en finissent pas de payer le prix de leur "péché originel" militant en face des institutions (université, CNRS, Ministères), mais je crois que si les chercheuses adoptent ce point de vue, ce n'est pas pour complaire à l'institution, mais par choix et finalement par fidélité à un engagement qui exige aussi l'esprit critique. J'ajouterai que la mise en question systématique des présupposés du Mouvement est un excellent moyen d'avancer dans la recherche, comme le montreront les quelques exemples qui suivent.

#### 1-"Le MLF c'est toutes les femmes" ?

C'est une affirmation qui a permis de fonder la légitimité politique du Mouvement en constituant les femmes en un groupe social, par delà les différences de classe. Le MLF n'avait pas à "parler au nom des femmes", mais il se définissait comme les rassemblant toutes ; c'est à dire celles qui participent aux réunions, aux manifestations du mouvement, mais aussi bien celles qui se réunissent entre voisines, qui se révoltent dans leur coin ou pestent contre leur condition, celles mêmes qui n'ont pas conscience de l'oppression. Il fallait que le mouvement soit celui de "toutes les femmes", qu'il refuse toute division entre le petit noyau initial qui engageait la lutte et celles au nom desquelles elle était menée, ne serait-ce qu'à cause d'un certain complexe de classe (les militantes qui luttent pour leur propre cause ne trahissent-elles pas leur engagement au service des autres ?). Stratégie et égalitarisme concourraient pour interdire l'analyse des particularités des actrices.

C'est justement ces particularités que nous avons cherché à cerner en faisant une enquête psycho-sociologique sur

"les actrices" du Mouvement (celles des débuts du MLF à Paris) : origine sociale mais aussi bagage politique, culturel, héritages et choix de vie. Ce que nous avons découvert remettait en question aussi bien l'anathème gauchiste contre "les bourgeoises" que les images toutes faites répandues par la presse : des traditions familiales d'engagement social, des images très fortes de mères et de grand-mères exceptionnelles, des familles de filles et puis des caractéristiques qui distinguent les féministes de l'ensemble des femmes de l'époque. Notamment dans leur rapport à l'université et à l'institution matrimoniale.<sup>4</sup>

80 % des féministes qui ont répondu à notre enquête sont diplômées d'études supérieures. Cela n'est pas dû à leur origine sociale (un tiers d'entre elles viennent de milieux sociaux qui utilisaient peu l'université.<sup>5</sup> Ce n'est pas le simple effet de la démocratisation et de la féminisation de l'enseignement supérieur. Il y a manifestement une stratégie féministe dans l'acquisition d'un diplôme et de l'autonomie personnelle qui l'accompagne, comme le montre la comparaison avec leurs soeurs.

Malgré une grande diversité d'âge et de situation familiale et sociale les féministes se distinguent par leur attitude à l'égard du mariage et de la maternité, déjà à leur arrivée au mouvement, et le phénomène s'amplifiera par la suite. Rares sont celles qui se marient après 1970, deux tiers des mariages antérieurs se terminent par un divorce. Leur taux de natalité a de quoi affoler les populationnistes : 0,88 enfant par femme ! la moitié d'entre eux sont nés hors mariage (mais le plus souvent dans la cohabitation des parents). L'âge à la première naissance s'est élevé chez elles bien plus tôt et beaucoup plus que chez les autres femmes. L'homosexualité est plus fréquente (1/4 à la date de l'enquête, de nombreuses expériences homosexuelles pendant les années-mouvement).

Les choix des féministes, dans leur vie privée comme dans leur vie professionnelle, sont cohérents avec les discours du MLF ; ils indiquent une stratégie -consciente ou non- pour éviter des situations de dépendance ou pour retarder le moment de se fixer dans un statut définitif (refus du mariage, rejet ou retard de la maternité, prolongation des études et orientation vers des professions intellectuelles, transformations des investissements militants en activités professionnelles, préférence pour le secteur public). Le refus initial se

transforme souvent en ajournement, mais il a permis d'assouplir les normes contestées et d'ouvrir le champ des possibles. La famille a éclaté en une grande variété de modèles : célibat, homosexualité, maternité célibataire, famille monoparentale ou recomposée...

Le plus intéressant, ce n'est pas que cela distingue les féministes des autres femmes, même si les chiffres sont impressionnants ; c'est qu'à leur suite des évolutions semblables se sont produites dans la société. On constate la chute du mariage en France à partir de 1972 (cette année là on célèbre 416.000 mariages, et seulement 334.000 en 1980, 265.000 en 1987). La cohabitation se développe, la proportion de naissances hors mariage s'élève (6 % en 1968, 20 % en 1985, 30 % aujourd'hui), l'âge à la première naissance aussi... Ainsi des choix de vie d'abord marginaux et provocateurs ont été annonciateurs de ces évolutions et les féministes ont été une sorte de modèle, d'avant-garde culturelle proposant de nouveaux modes de vie.

Les origines sociales sont diverses, mais on peut voir se dessiner les grandes évolutions socio-économiques dans l'itinéraire intergénérationnel d'une partie d'entre elles. Souvent venues des classes moyennes indépendantes, aucune n'en fait partie ; mais la plupart peuvent être rattachées aux "classes moyennes salariées", cette catégorie qui entre 1954 et 1981, est passée de 9 % à 23,1 % dans la société française. Ce qui distingue ces deux catégories -ancienne et nouvelle- de classes moyennes, c'est que le capital économique, nécessaire aux premières est remplacée pour les secondes par le capital culturel, et on a vu l'importance du diplôme dans l'itinéraire des féministes. Il faut noter aussi les changements dans les modes de vie qui vont de pair. Comme l'a montré Nadine Lefaucheur le "nouveau modèle familial", avec son idéal d'égalité entre les sexes et d'autonomie relative entre eux, correspond bien à la situation des nouvelles classes moyennes : travail des femmes, indifférence à l'égard du mariage (à cause de l'absence de patrimoine), maîtrise de la fécondité qui permet aux femmes de concilier "carrière professionnelle et carrière procréatrice", améliorant ainsi leur position dans le rapport des sexes sur le plan conjugal comme sur le plan social.<sup>6</sup>

2-Réforme et révolution :

Le Mouvement de Libération des femmes, en France comme ailleurs, a repris et prolongé les aspirations révolutionnaires de Mai 68, poussant jusqu'à leurs ultimes conséquences les exigences de démocratie directe et de radicalité : critique du gauchisme, des dogmes révolutionnaires, de la suprématie des avants-gardes. La libération des femmes ne peut se concevoir dans le cadre du système qu'il s'agit de détruire. On se méfie du réformisme, des améliorations partielles qui risquent de démobiliser et de faire oublier l'objectif final. Si certaines questions sont mises en avant, comme le droit des femmes de disposer de leur corps, ce n'est que pour dénoncer le système, sensibiliser à l'oppression des femmes et susciter la révolte. Réforme et révolution apparaissent comme deux termes antinomiques.

Quand on se place de l'autre côté, au point d'arrivée, on constate au contraire l'importance des réformes obtenues par la lutte des femmes. Réformes législatives et changements dans les modes de vie. Le nouveau modèle familial qui s'est imposé, avec le travail des femmes, la maîtrise de la fécondité et l'assouplissement de l'institution matrimoniale a profondément changé le statut des femmes, leur image sociale, le sentiment qu'elles ont de leur identité. Le patriarcat n'a pas été aboli, mais il a prouvé sa capacité à se transformer selon les nécessités du temps, au point que la dénonciation féministe, même devenue plus modeste, ne peut plus être entendue.

L'action du Mouvement de Libération des femmes a abouti à un résultat paradoxal. Sous couvert de révolution, il a aidé à la modernisation de la société, à l'adaptation des rapports entre les sexes à un nouveau niveau d'équilibre, et dès lors à leur stabilisation. Par sa critique radicale des dogmes révolutionnaires, sa dénonciation du totalitarisme, il a aidé à la déconstruction de l'utopie, au dépassement de l'idée de révolution.

Erreur d'analyse et de stratégie ? Illusions sur la force de l'idée révolutionnaire ? méprise sur les aspirations profondes des femmes ? Le MLF a-t-il fait fausse route ? De cette expérience exaltante et décevante je retiens une toute autre analyse. C'est parce que le MLF s'est mobilisé autour d'un projet radical, excessif, absolu, qu'il a obtenu de tels résultats. La réforme n'est pas l'antithèse mais la résultante de la révolution.<sup>7</sup> C'est en tous cas le cas en France, où comme disait de Gaulle lui même, on ne fait de réforme que dans

la foulée d'une révolution.

### 3-Le MLF, exception française ou modèle ?

Version française d'un courant international, le Mouvement de libération des femmes y a apporté l'emphase habituelle à notre vie politique. Il a trouvé son style dans l'héritage révolutionnaire : goût pour le spectaculaire et l'emphatique, radicalité des exigences, phobie du réformisme et du compromis. Cette radicalité a d'abord été très efficace pour déstabiliser les anciens équilibres ; mais le revers c'est l'inaptitude au compromis et à la négociation. Quand le contexte social a changé, le MLF a été incapable de s'adapter, de sortir de l'exigence du "tout ou rien", de poser des jalons solides pour un prochain mouvement. Il a été incapable aussi de définir une place dans l'alternance politique des années 80.

Ailleurs aussi le mouvement féministe a connu un reflux, après le dynamisme des années 70, mais la réaction a eu plus ou moins d'ampleur et de violence. La transition entre l'utopie révolutionnaire et le réformisme se fait d'autant mieux que les modes de relations entre l'Etat et la société civile sont ouverts : capacité du système politique à prendre en considération les exigences féministes, capacité des mouvements sociaux à entrer dans un processus de négociation, à trouver des relais dans les syndicats ou les partis de gauche.

Un autre travers caractéristique du modèle français dans lequel le MLF est tombé avec une violence extraordinaire, c'est la passion de l'unité qui se termine par l'éclatement des conflits. En France il n'y a eu qu'un Mouvement de libération des femmes : le MLF, où se confrontaient les points de vue qui ailleurs s'exprimaient dans des groupes distincts (féminisme radical ou socialiste, féminisme universaliste ou valorisation de la différence, lesbiennes ou hétérosexuelles). Le débat permanent entre ces points de vue indissociables et contradictoires a fait la richesse du MLF, avant de l'entraîner dans un tourbillon infernal de ruptures et de trahisons. L'unité n'est peut-être que la face brillante du centralisme, la volonté de faire triompher une vérité unique. Le désir de fusion conduit paradoxalement à l'intolérance et à l'exclusion. Le MLF a éclaté en tendances qui cherchaient à imposer leur point de vue comme le seul juste. Il avait refusé toute forme d'organisation pour permettre à la spontanéité de s'exprimer sans limites, se croyant protégé des méfaits du

pouvoir qu'il considérait comme lié aux formes masculines d'organisation. Mais quand les contradictions l'ont emporté, quand certaines ont trahi les règles communes, il n'y avait aucun moyen de s'en protéger. C'est ainsi que le MLF est devenu la propriété privée d'un groupe.

Le mouvement français a sans doute été le plus explosif de tous, dans sa créativité comme dans sa destruction. Il n'a pas su prendre le tournant du réformisme et a été marginalisé par une société qui s'était adaptée en digérant la contestation. C'est le sort des minorités agissantes qui offrent des perspectives et des modèles, qui forcent le passage quand la situation est favorable, mais qui n'ont d'impact que pour autant que leur discours traduit -même dans l'excès- des aspirations largement partagées. Quand le soutien du plus grand nombre (satisfait par les réformes ou démobilisé devant l'ampleur du combat) fait défaut, les minorités agissantes perdent toute influence. Alors vient le temps de la réaction, selon des modalités propres à chaque culture. L'antiféminisme français ne ressemble pas à celui des Etats Unis. Il ne cherche pas autant à remettre en question les acquis, mais il s'attaque à l'image des féministes. Dénigrées, ridiculisées, elles sont traitées de puritaines, accusées de mettre en péril l'art de vivre entre les sexes qui fait la richesse de la société française.

Françoise Picq  
Rio de Janeiro juin 1994

#### Notes

1.-Françoise Picq, Le Mouvement de libération des femmes et ses effets sociaux, Rapport de recherche ATP "Recherches féministes et recherches sur les femmes", Tome 1, 1987, 300 p.

2.-Groupe d'études féministes de l'Université Paris VII (GEF), Crises de la société, féminisme et changement, Revue d'en face- Editions Tierce, 1991.

3.-Micheline Dumont, "Un regard québécois sur le féminisme français. A propos du colloque de Paris "Crise de la société, féminisme et changement", BIEF décembre 1988.

4.-Liliane Kandel, "Une minorité agissante : actrices et modèles", Nadja Ringart, "Quand ce n'était qu'un début... Itinéraires de femmes à Paris" ; Françoise Picq, "Stratégies de sexe ou destin de classe", in GEF (Colloque Sorbonne avril 88), Crises de la société, féminisme et changement, op.cit..

5.- Deux fois plus de filles d'ouvriers parmi les féministes de l'enquête qu'il n'y en avait à l'Université au début des années 70 et surtout beaucoup plus de filles d'artisans et de petits commerçants. Françoise Picq, "Stratégie de sexe ou destin de classe", in Crises de la société..., op. cit.

6.-Nadine Lefaucheur, "De la diffusion (et) des nouveaux modèles familiaux", Recherches économiques et sociales, n°2, 1982.

7.-Françoise Picq, Libération des femmes Les Années-mouvement, Seuil 1993.